

Mieux que le Dialogue

PAR MOHAMED YEHDIH OULD BREDELEIL

Continuons à nous défier de l'alégorie, au bénéfice de la clarté. Nous sommes dans un pays, de nouveau, vulnérable, sous un régime affaibli, mais un régime affaibli doit, théoriquement, nous réjouir. Par principe, toute opposition vise à changer de politique ou de Régime, surtout quand il est insupportable, comme le nôtre. Mais pas à n'importe quel prix, pas au prix de la perte du pays. Ce serait la récompense du renard (moundrich). Notre désaccord avec le Régime consiste en ceci : il mène le pays dans un gouffre. Nous ne pouvons faciliter cette tâche insensée, ni l'encourager. Nous n'avons aucun problème de personnes et aucune incompatibilité d'humeur avec les gouvernants. De la même manière, nous ne pouvons contribuer, d'une autre façon, à jeter le pays dans le précipice. La route de la violence est bannie. Cette loterie-là, personne de sensé ne devrait y jouer. Tout le monde serait perdant.

La vulnérabilité du pays est une donnée ancienne mais une donnée qui n'est pas stable. Elle peut évoluer de manière positive quand l'optimisme est au rendez-vous et de manière négative, comme dans le cas occurred, sous l'effet de facteurs extérieurs, quand l'horizon est bouché. Elle a des bas et des hauts comme l'enfant. L'enfant est par définition vulnérable. La fragilité de l'enfant est fonction de la manière dont il est traité. Si ses parents en prennent soin de manière constante dans son alimentation, son habillement, sa propreté, sa fragilité est relative. Ce n'est pas un handicap. C'est une simple phase transitoire conduisant à l'énergie adulte. Si l'enfant est abandonné, ne reçoit plus la surveillance requise, est soumis à un régime alimentaire et de vie inconvenable, alors sa vulnérabilité est dangereuse, elle peut conduire à l'infirmité physique ou mentale. Si la vulnérabilité atteint son paroxysme, il n'y a plus de remède autre qu'in certain ou douteux. Il faut donc traiter avant d'atteindre ce point paroxysmique ultime.

Ce schéma s'applique à notre pays, à condition que nous ajoutions, qu'il marche à pas pressés, tout droit, vers le point ultime.

Or un pays sans traditions étatiques et sans institutions établies, c'est-à-dire, respectées du plus grand nombre, est tributaire de l'état de santé du régime qui

le gouverne. Il en est ainsi. Ce n'est pas notre choix, c'est une réalité amère, mais incontournable, jusqu'à preuve du contraire.

Pau de gens croient vraiment aux institutions actuelles et c'est une autre réalité qu'il est inutile de tenter de réfuter. Et on le comprend. Peu importe qu'on l'approuve ou qu'on le déplore. Ce sont des institutions confectionnées à la hâte, pour parer encore à une autre situation où il fallait agir sous l'emprise de l'urgence et de la nécessité.

Des aménagements ultérieurs auraient dû, et en tout cas auraient pu, les rendre durables, c'est-à-dire, une nouvelle fois, répétons-nous, acceptées du fond du cœur pas par tous - c'est un leurre - mais par le plus grand nombre et définitivement détachées des contingences événementielles du moment qui les ont fait naître et des empreintes personnelles qui en font un trophée individuel.

Elles n'ont jamais accédé au piédestal de l'acquis commun et a dérivé, de l'espèce de celle des continents, les en éloigne chaque jour. Frileuses et figées par quatorze ans d'exercice autocratique, elles sont restées contestées et de plus en plus contestables.

Mais le problème n'est plus là, ou s'il l'est stratégiquement il ne l'est plus tactiquement. Le problème c'est l'astuce du diable qui fait que toute dégradation de l'état de santé du régime gouvernement a pour corollaire une aggravation de la vulnérabilité du pays. C'est cette situation qui est maintenant centrale dans la donne et que tous ceux qui sont déprimés, mais mettant de côté l'irascibilité et la passion, devraient prendre en compte. La donne aussi n'est pas statique, elle évolue. Elle n'est plus ce qu'elle était il y a un an et elle n'est même plus ce qu'elle était il y a 6 mois.

Sans être aveuglés par le comportement déplorable du Régime, nous devons nous assurer que nous ne risquons pas de prendre part, ou d'être les auteurs, involontairement, d'un suicide collectif. Il y a une écharde à notre pied, tous, et qui ne s'est pas assurée que son action n'est pas dangereuse est tenu à un principe de précaution morale et de prudence politique, que son action n'est pas celle de l'apprenti sorcier qui déclenche l'ère des démons, déclenche des événements dont il n'est pas capable d'arrêter le cours, ni de prévoir la suite et la fin. " Il est sage de laisser reposer en paix les

dragons qui dorment sous la terre ", dit un précepte chinois.

Apprécier avec justesse la conjoncture, qualifier le Régime tel qu'il est, en toute franchise, conclure honnêtement à son échec, ne devrait en aucune façon signifier que toutes les méthodes sont permises et surtout la folie de la violence. Que le Régime refuse tout bon sens ne nous conduit pas à abandonner notre bon sens. Que les méthodes pacifiques semblent, apparemment, de plus en plus indigentes ne peut nous conduire à prendre la voie rapide et à rendre licite ce qui est mortel. Il n'y a pas de raisonnement logique à suivre en la matière, autre que celui de la raison, cheval exigeant et délicat. La logique en politique conduit aux impasses. La raison est salutaire.

Certains, qui lisent mal, risquant, peut-être, de conclure sur une trivialité : le Régime est à maintenir. Ce n'est pas le fond de la pensée. Si nous pouvons changer le Régime en conservant le pays, c'est un idéal. Si le pays ne peut être conservé que par le maintien du Régime, maintenons-le. C'est un pis aller, qui fera ce qu'il pourra comme temps, c'est-à-dire, à la vérité, peu. Laissons-lui la responsabilité historique de ce sabotage. Ses erreurs sont d'excellents projectiles, ils suffisent largement.

Devant ce contact bloqué où il n'y a pas de leurs, rien que des trous noirs, l'Opposition a trouvé ce rit doux, si attrayant : le Dialogue. Le Parti Savab l'a remis à la mode ces derniers mois, non sans quelques grincements de dents au départ. La mot est ancien. Le sens et la perspective sont rendus nouveaux par les circonstances. Mais le dialogue n'est pas une potion magique. Ne nous trompons pas et ne trompons personne. C'est une simple approche, une méthode heuristique pour chercher la solution. La solution réelle n'est un mystère pour personne. Ce sont des réformes profondes de caractère institutionnel, qui visent à établir une véritable démocratie. La voie peut être tortueuse, comme elle peut être droite, sans tergiversations.

Mais il y a mieux que le Dialogue, il y a la prise de conscience, un sursaut de la conscience, un sursaut de tous, de toutes les parties. La prise de conscience peut rattraper une situation désespérée. Le Régime peut-il encore ouvrir les yeux ? La nébuleuse de l'Opposition, où il y a à boire et à manger, peut-elle s'entendre sur un minimum dont le premier point se

nomme : conservation du pays et refus de la violence ?

Et la masse silencieuse, ou parlante, de cadres peut-elle se découvrir un rôle positif. Certains sont dignes d'estime pour leur compétence et leur passé honorable. Ils sont avec nous sur la même barque qui prend eau. Que leur demande leur pays en ce moment, quel devoir ont-ils dans les circonstances actuelles ? Personne ne peut répondre à leur place. Tout ce qu'on peut se permettre de leur demander c'est de ne pas encourager, par leur silence ou leurs paroles, ceux qui ont le gouvernail entre les mains à aller là où ils nous mènent, une fondrière ensablée et minée, où on ne pourra plus avancer ni reculer, où les hommes en seront réduits à manger la chair de leurs semblables, comme sur le radeau de la Méduse, au large de Nouakchott, du temps d'Amar Ould Mokhtar.

Si rien de tout cela n'est fait, les plus chanceux seront ceux qui sauveront leurs peaux, ils pourront un jour témoigner sur cette lente dissolution, cette fin pitoyable.

Ce ne sera pas la première fois qu'on échoue ici à assoir un Etat. Il y a 900 ans, les Almoravides ont quitté ces lieux dans des circonstances obscures, torturés ou poussés par une puissance invisible pressante, laissant derrière eux le fond que nous avons entre les mains, une poussière de tribus, hostiles les unes aux autres, se livrant inlassablement au jeu des razzias et des vendettas. Les plus forts se sont maintenus, le doigt sur la gâchette, les autres ont été écrasés. Une autre alchimie s'est mise en branle, par la suite, où les plus faibles des plus forts ont été de nouveau piétinés. Les guerres du désert ne finissent jamais. Elles prennent parfois un peu de temps à se déclencher, mais quand elles commencent, elles s'installent. Elles sont chez elles, plus que sur toute autre terre.

La mêlée armée qui a suivi les Almoravides a duré 800 ans.